

ELTON FURRATIER

Les enquêtes du Furet

TOME I

MORTELS
ETHERS

IS EDITION

© 2013 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

Couverture : IS Edition / Alain Fortier
Illustration de couverture : Laurent Fortier
Illustrations intérieures : Laurent et Alain Fortier

Direction d'ouvrage : Harald Bénoliel – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

[Facebook.com/isedition](https://www.facebook.com/isedition)

[Twitter.com/IS_Edition](https://twitter.com/IS_Edition)

[Google.com/+is-edition](https://www.google.com/+is-edition)

RÉSUMÉ

Brillant expert en écriture, régulièrement appelé sur des missions classées "top secret", Nelson Furratier devient détective privé un an après le meurtre inexplicable de sa femme et la disparition de son fils. Une tragédie qu'il ne se pardonne pas et qui l'obsède jusque dans ses enquêtes, racontées à travers la plume de Elton, son frère.

Surnommé "Le Furet" pour la qualité de son travail, le détective privé Nelson Furratier est contacté par l'épouse d'un célèbre député, une riche et envoûtante bourgeoise, suite à l'agression sauvage de son père.

Une étrange inscription murale et un ancien manuscrit entraînent alors Nelson dans une chasse au trésor qui dure depuis des siècles et pour laquelle des gens s'entretuent.

Une histoire cousue de manipulations, d'énigmes et de secrets peut-être liés à son histoire personnelle, qui le conduira aux portes de la folie...

REMERCIEMENTS

*À ma femme Lucile,
pour son aide et son soutien de chaque instant.*

*À mon frère Alain,
à l'origine du principe de ce roman.*

PRÉAMBULE

Le temps passe. Nous sommes en 2012 et mes soixante ans viennent de sonner.

Subitement je me sens vieux. Et surtout, je me vois vieillir. Mon esprit n'a pas perdu sa vivacité. Mais mon corps si. Sans cette canne appuyée contre mon bureau en acajou et ces lunettes demi-lune qui m'aident à lire, j'aurais véritablement toute ma place parmi les vieux grimoires de ma bibliothèque.

Mes souvenirs, surtout, me semblent plus vifs qu'avant. Et plus obsédants. Ils hantent mes nuits. Des angoisses qui tournent dans ma tête pendant des jours et des jours. La peur de mourir ? Ou plutôt celle d'une existence vaine et qui n'aurait laissé aucune trace ? Je n'en sais rien.

Cependant, après plus de trente ans de carrière comme écrivain public et négociateur en livres anciens, je me décide enfin à écrire pour moi des pages d'une précieuse rareté. À raconter la vie de mon frère Nelson. Une existence étonnante et dramatique, exceptionnelle et effroyable.

Je me nomme Elton Furratier.

Notre père, Gaspard, était militaire. Sans cesse en déplacement pour des missions à l'étranger dont on ne savait rien. Il n'a, pour ainsi dire, jamais partagé notre vie et je n'ai pas grand chose à dire de lui. Issu d'une vieille famille de la

bourgeoisie angevine, il nous a transmis son nom ainsi que sa haute stature. Et seulement ça.

Notre mère, Mary Prescott, nous a élevés quasiment seule. Tout ou presque nous vient d'elle. L'amour des livres, le goût de l'écriture et de l'Art en général. Celui aussi du ressenti, du subjectif, des énigmes et du contact humain. D'origine londonienne, elle a instillé en nous le flegme et le sens de l'humour de son pays de naissance. Nos prénoms typiquement britanniques nous viennent également d'elle.

Un jour, Gaspard fut tué en opération militaire. J'avais vingt-deux ans et Nelson en avait sept. Il en souffrit bien plus longtemps que moi.

Mum est partie, il y a quelques années, dans les souffrances âpres et dégradantes d'un cancer colorectal qui se généralisa. Je ne l'entendis jamais se plaindre. Elle fut aimante et digne jusqu'au bout. Une grande dame dont je ne parviens toujours pas à accepter le décès. Mum n'est plus là et j'ai peur de mourir à mon tour.

J'ai toujours été officiellement célibataire. Seulement quelques aventures sexuelles, volontairement sans lendemain. Mum fut la seule femme de ma vie.

Ce ne fut pas le cas de Nelson. D'ailleurs, à y réfléchir, ce livre n'existerait pas si mon frère n'avait pas été profondément amoureux de sa femme. S'il n'avait pas eu un enfant d'elle.

CHAPITRE 1

L'éveil du furet

L'épouse de Nelson s'appelait Sonia. Elle avait neuf ans de moins que lui. Je ne vis jamais une telle connivence dans un couple. Exceptionnellement faits l'un pour l'autre, ils eurent la chance de se trouver. Quelques années après leur rencontre, un petit garçon naquit : Raphaël.

À cette époque, mon frère exerçait le métier peu commun d'expert en écriture.

Conduit par les hasards de la vie à suivre des études scientifiques, Nelson fut cependant tout autant attiré par les disciplines littéraires. Essayant de lier ces deux pendants de sa personnalité, il devint directeur d'un laboratoire de la faculté de la Sorbonne en authentification d'œuvres d'art. Sa renommée grandissant avec les années, mon frère fut consulté de plus en plus fréquemment par la police judiciaire, les renseignements généraux ou de grands collectionneurs privés. Il monta alors son propre cabinet d'expertise sur Paris et en vécut confortablement.

À la naissance de Raphaël, Sonia, journaliste dans un grand quotidien national, se mit en congé sabbatique à durée indéterminée. Elle ne s'était pas sentie prête à se partager si vite entre son métier et son enfant et pouvait se permettre cette parenthèse avec son fils.

Il me semble qu'ils vécurent heureux. En tout cas, je ne vis jamais Nelson plus radieux qu'à cette époque. La paternité lui allait bien. Le couple qu'il formait avec Sonia parut gagner encore plus en force et en épaisseur. Tout fut parfait, tout leur réussit et tous s'accordèrent à dire que le petit Raphaël était un adorable bébé.

Le bonheur de mon frère me fit plaisir et atténuait un peu, à mes yeux, le désert affectif de ma propre vie sentimentale. Mais cela fut de courte durée. La douceur de l'oasis n'a qu'un temps.

Le jeudi 5 mai 2005, Nelson fut appelé par l'État Major de l'Armée de Terre avec lequel il avait travaillé quelques mois auparavant.

Suite à des travaux d'entretien des dunes à Omaha Beach, un réseau inconnu de galeries souterraines provenant du blockhaus WN62 fut fortuitement mis à jour par les services municipaux de Colleville sur Mer. Les gendarmes du coin inspectèrent les lieux et découvrirent un vaste poste de commandement enterré. Il était rempli de quelques dizaines de squelettes d'officiers allemands, morts par ensevelissement lors des premiers bombardements du débarquement allié. Manifestement, les lieux étaient tellement secrets au sein de l'armée allemande que, même après la fin du conflit, personne n'en soupçonna l'existence.

Des centaines de documents y furent également découverts. Parmi eux, quelques manuscrits renfermaient des informations

telles que l'État Major boucla le site sous couvert du secret défense et fit appel à mon frère pour les authentifier.

Nelson profita de ce déplacement professionnel pour emmener Sonia et Raphaël prendre le bon air du littoral près de Caen. Ils s'installèrent le soir même dans un gîte proche de Ouistreham et passèrent le vendredi matin à faire des châteaux de sable sur la plage de Riva Bella.

En début d'après-midi, mon frère laissa sa femme et son fils aux plaisirs de la sieste. Il pénétra dans le bunker de Colleville sur Mer vers seize heures, accompagné par un capitaine de l'Armée de Terre, Damien Rufignol.

Nelson traversa plusieurs pièces de forme grossièrement cubique et reliées entre elles par de longues galeries étroites. Guidé par quelques baladeuses de chantier pendues aux plafonds, il finit par déboucher dans une vaste salle circulaire. Le jeune soldat armé qui la gardait se mit automatiquement au garde-à-vous à la vue de son capitaine. Sous une épaisse couche de poussière, des chaises, quelques tables et des appareils de télécommunication d'époque étaient renversés pêle-mêle. Hermétiquement prisonniers de leur sarcophage de béton et de sable, ces objets étaient dans un remarquable état de conservation. Quelques reliquats d'ossements humains jonchaient également le sol. La violence des bombardements de la *Navy* avait dû être dantesque.

D'un signe de tête, le capitaine Rufignol désigna à Nelson une solide armoire métallique trônant au milieu de la pièce. Trois gros cadenas verrouillaient ses portes. Il expliqua à Nelson que les documents à authentifier y avaient été placés pour plus de sécurité.

Lorsque Rufignol déverrouilla l'armoire, mon frère constata que les manuscrits qu'elle contenait étaient encore tous parfaitement lisibles. Sur un papier à peine jauni, l'encre ne s'était pas estompée. La plupart de ces documents étaient

rédigés en langue allemande, dans l'alphabet latin normal en vigueur sous la fin du troisième Reich¹. Après quelques minutes d'un examen attentif, Nelson n'eut aucun doute sur l'authenticité de ces feuillets. La texture, le grain et le filigrane presque invisible du papier étaient caractéristiques de l'époque.

Par contre, dans la liasse épaisse, l'un des manuscrits attira son attention. Il était écrit en italien et avait été léché par le feu. Très atypiques, ces quelques pages plongèrent mon frère dans le doute. Expliquant au capitaine Rufignol qu'un examen plus approfondi, avec le microscope qu'il avait laissé à son lieu de résidence, lui permettrait de trancher définitivement, mon frère ressortit du bunker environ une heure plus tard. Par le jeu de son habilitation « secret défense » et sous condition de le rendre au capitaine Rufignol dès le lendemain matin, il emporta avec lui le manuscrit italien.

De retour au gîte en milieu d'après-midi, Nelson glissa le document dans une pochette cartonnée et cacha le tout sous une pile de vêtements, au fond d'un placard, jugeant que l'analyse pouvait bien attendre le coucher de sa femme et de son enfant. Ils restèrent ensuite paisiblement ensemble, à profiter de la terrasse ensoleillée. Vers dix-neuf heures, Sonia donna le bain à Raphaël. Mon frère en profita pour aller acheter des pizzas dans le centre bourg. Cela ne lui prit, au total, qu'une vingtaine de minutes.

Lorsqu'il revint se garer devant la maison, Nelson fut surpris de trouver le portillon du jardin grand ouvert. Une vague inquiétude l'enveloppa alors et grandit brusquement à la vue de la porte d'entrée enfoncée. Mon frère se précipita à l'intérieur de la maison. Criant à tue-tête le prénom de sa femme, il gravit quatre à quatre l'escalier menant à l'étage et à la salle de bains. Au bout, l'horreur l'attendait.

¹ *Le 3 janvier 1941, Adolf Hitler interdit l'usage de l'écriture gothique, la jugeant « composée des caractères d'imprimerie juifs de Schwabach ».*

À genoux et la tête plongeant dans l'eau de la baignoire, Sonia ne bougeait plus. D'épaisses traces de sang maculaient la faïence tout autour d'elle. Nelson hurla de terreur en allongeant sa femme sur le carrelage de la salle de bains. Sa gorge était profondément tranchée. Une blancheur morbide figeait son visage.

Sonia était morte. Raphaël avait disparu.

Mon frère tomba spontanément dans un profond état d'hébètement psychologique. L'émotion avait été tellement forte que son cerveau n'avait eu d'autre solution, pour encaisser le choc, que de « disjoncter ». Alerté par ses hurlements, un voisin moins indifférent que les autres appela la police. Et c'est ainsi, prostré et le regard vide, qu'il fut découvert et interpellé.

Avec Sonia et Raphaël, je constituais l'unique famille de Nelson. J'étais aussi le seul à porter le même nom que lui dans le répertoire de son téléphone portable.

On m'appela donc la nuit même. Je partis aussitôt pour l'hôpital psychiatrique du Bon Sauveur à Caen où il fut interné sous surveillance policière.

Sans entrer dans le détail des tracasseries administratives, des innombrables appuis que je fis jouer et des écoeurants soupçons qui s'élevèrent contre lui, il me fallut plusieurs semaines pour parvenir à faire totalement disculper Nelson.

Six mois plus tard, à l'aube de son départ en retraite, le juge d'instruction en charge de l'affaire finit par classer lamentablement ce dossier qui l'emmerdait. Les conclusions de l'enquête furent lapidaires et absurdes : meurtre et enlèvement attribués à un cambrioleur surpris par la présence de Sonia et son enfant dans la maison. L'enquête de police, bâclée par un inspecteur incompetent, ne put cependant jamais formellement confirmer cette hypothèse. Aucun indice, ni aucun témoignage sérieux ne furent relevés sur place. Le rapport ne fit également

aucune mention du manuscrit rapporté du bunker par Nelson. Pour les simples raisons que celui-ci ne fut jamais retrouvé dans le gîte et que l'Armée se garda bien de s'étendre sur le sujet.

Le portrait de Raphaël finit donc par aller grossir le fichier des personnes disparues et le dossier judiciaire les étagères des affaires criminelles non élucidées.

De son côté, le psychiatre du Bon Sauveur jugea Nelson apte à sortir au bout d'à peine trois mois. Il n'était pas du tout guéri mais on manquait de lits. Il fallait bien faire de la place...

J'hébergeai alors mon frère à Paris.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Je dus recruter une aide à domicile. Elle veilla sur lui tous les jours où mon activité professionnelle m'obligeait à sortir.

Nelson semblait être devenu autiste. Se protégeant de la dureté du monde extérieur derrière une carapace de silence. Son visage affichait en permanence une infinie tristesse. De profondes rides et une démarche voûtée lui donnaient dix ou quinze ans de plus. J'essayais régulièrement de discuter avec lui. Surtout de ce qu'il avait vécu ce fameux soir, dans le gîte de Ouistreham. Histoire de faire sortir le mal qui le rongait. Mais, aucune parole ne semblait alors l'atteindre. Et lui-même ne parlait jamais. Nelson ne faisait d'ailleurs rien de la journée. Seuls quelques borborygmes et onomatopées sortaient de sa gorge de temps à autre. Mon frère vivait normalement mais était absent, incapable d'anticiper le cours des choses. Il fallait lui dire quand manger, se laver, aller dormir ou se lever du lit. Il demeura longtemps dans cet état végétatif.

Un jour, à mon réveil, je fus surpris de trouver Nelson déjà debout. Il faisait les cent pas dans le salon. Une tasse de café à la main et une de mes cigarettes à la bouche. Sa silhouette n'était plus affaissée sur elle-même.

« Bonjour Elton. Bien dormi ? » me lança-t-il.

Il tourna son visage vers moi. Dans ses yeux brillait une dureté que je ne lui connaissais pas. Et une intelligence que je retrouvais enfin.

Mon ordinateur portable et un carnet griffonné de notes trônaient sur la table basse. Deux cartons de déménagement gisaient sur le sol, éventrés. Je les connaissais bien. Les affaires du gîte que la police m'avait demandé d'évacuer dans les premiers jours de l'enquête. Mon frère les avait étalés sur le canapé. C'était la première fois qu'il les revoyait depuis le meurtre.

— Qu'est ce que tu fais, Nelson ? Une brusque envie de remuer le passé ? lui demandai-je sans tact.

— Pas vraiment, frangin... Cette nuit, un mauvais rêve a fait remonter un souvenir à la surface... C'est ce qui m'a fait émerger du coaltar...

Il m'expliqua qu'après s'être brusquement rappelé de l'existence du manuscrit rapporté au gîte, un pressentiment l'avait poussé à ouvrir les cartons. À vérifier qu'il y était encore et n'avait aucun lien avec le meurtre. Mais le document avait disparu.

Nelson fouina alors sur internet. Au hasard. Il éplucha les dépêches d'actualité et finit par découvrir le récent assassinat du capitaine Rufignol. Égorgé, comme Sonia.

— Sonia a été tuée à cause du manuscrit du bunker. Je vais retrouver celui qui a fait ça. Et le massacrer... Je veux aussi savoir ce qui est arrivé à Raphaël.

Ce matin-là du 20 avril 2006, Nelson venait enfin de sortir de sa dépression nerveuse. Sa voix était éraillée, abîmée mais énergique. Les traits torturés de son visage avaient retrouvé une tension à la mesure de la détermination de ses paroles.

— Je pars tout à l'heure pour Caen... C'est sur place que j'aurai le plus de chances de trouver la trace du meurtrier. Je te tiendrai au courant.

Il m'étreignit.

À la joie de voir mon frère revenir ainsi à la vie se mêla en moi la tristesse de retomber dans la solitude et l'unique compagnie de mes livres. Je me trompais.

La carrière d'expert en écriture de Nelson était évidemment ruinée. Le milieu qui avait fait autrefois appel à lui aimait avant tout la discrétion et la disponibilité. Des qualités balayées, pour l'une, par sa disparition « thérapeutique » d'une année, et pour l'autre, par les gazettes de faits divers, dont mon frère avait, malgré lui, alimenté les colonnes pendant des semaines. Mais son compte en banque était suffisamment garni pour lui permettre d'acheter un bel appartement dans le centre-ville de Caen. Et de s'installer comme détective privé.

En trois petites semaines, il refit complètement sa vie selon la quête qu'il avait décidé de poursuivre : retrouver son fils et l'assassin de sa femme.

Sa rigueur et son esprit méthodique, associés au cynisme et à la témérité quasi suicidaire qu'avait fait naître en lui l'effroyable drame de sa vie, lui permirent de rapidement se tailler une excellente réputation d'enquêteur privé. En moins d'une année, il devint une pointure dans le milieu. À tel point qu'on l'affubla d'un surnom plus ou moins flatteur : « le furet ».

Malgré son nouveau métier et ses obsessions, mon frère et moi devînmes beaucoup plus proches. Peut-être parce que je tins finalement toujours le rôle du père que nous n'avions jamais eu ?

En tout cas, dès son installation en Normandie, il m'appela pratiquement tous les jours pour discuter, me raconter sa

journée et me faire partager ses hauts et ses bas. Cela n'a jamais cessé et continue encore aujourd'hui.

Devenu ainsi, au fil du temps, son Docteur Watson, je m'apprête à écrire l'histoire de la première de ses enquêtes en lien avec Sonia et Raphaël.

Outre le rapport fidèle de ce qu'il m'avait raconté à l'époque des faits, je choisis volontairement de romancer cette aventure. De l'augmenter, également, par mes récentes recherches historiques et mon interprétation de tout ce qui ne fut pas clairement mis en lumière par l'enquête.

Une sorte d'histoire vraie mais enjolivée.

Car j'ai une âme d'écrivain. Pas de journaliste. Grâce à toi, Mum.

Tout commença, il y a quatre ans. Le samedi 10 mai 2008. Nelson était détective depuis tout juste deux années.

CHAPITRE 2

Ravalement nocturne

Ce jour-là, la nuit tomba vite sur Caen. La météo prévoyait de violents orages en soirée. L'atmosphère était pesante et électrique. Mais le ciel épais n'avait pas encore déversé sa mauvaise humeur sur la cité normande.

Le baron Gontran Farcy du Perche ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il tournait et s'agitait dans son lit. Le vieux baron avait trop chaud. Il manquait d'air. Son pyjama lui collait à la peau et la fenêtre grande ouverte n'y changeait rien.

Il se posait beaucoup de questions. La situation n'était-elle pas en train de lui échapper ? À lui qui avait si bien su manipuler les êtres et les choses à son avantage pendant tant d'années. Il songeait surtout à sa fille Elizabeth. Un sentiment de froide colère l'emportait désormais sur le dédain. Un mépris nourri autant pour elle que pour son mari.

Misérable avorton, ruminait-il. Je ne crève pas assez vite à ton goût...

Il rejeta son édredon d'un coup de pied agacé. Dans sa chambre mansardée, la chaleur devenait étouffante. Pas un souffle d'air dans les feuilles des arbres du jardin. Tout paraissait figé dans la poisse. Un silence oppressant emplissait l'impasse Bagatelle. Le vieillard attendait, énervé et les yeux ouverts, que ça pète enfin.

Quelques éclairs commencèrent alors à illuminer les ténèbres. Un grondement sourd se mit à enfler dans le fond de la nuit, comme le ronronnement d'un chat. Une bourrasque se leva brusquement. Elle souleva les rideaux de la chambre et une porte claqua en bas de la maison.

Tiré de ses sombres pensées par le bruit, le vieillard s'étonna d'un tel courant d'air. Il était pourtant persuadé d'avoir bien pensé à fermer toutes les fenêtres du rez-de-chaussée avant de se coucher. Mais le vieux se savait de nature distraite et oublieuse. Ce que cette ingrate d'Elizabeth avait d'ailleurs tenté un jour de mettre sur le compte d'un début d'Alzheimer. Il avait su lui clouer le bec.

Gontran soupira en sortant de son lit. Quand il se levait la nuit, le baron n'aimait pas tâtonner dans le noir à la recherche des interrupteurs. Il préférait avancer à la lueur d'une bonne lampe de poche.

« Manie de p'tit vieux gâteaux », avait-il entendu un jour marmonner Madame Jean alors qu'elle refaisait son lit.

Sa fille lui avait imposé cette gouvernante depuis déjà une bonne dizaine d'années. Sous prétexte qu'il venait de franchir le cap des soixante-dix ans et que la maison devenait trop grande pour lui. Une façon détournée de le surveiller...

Sûrement pas une idée d'elle, mais plutôt de sa crevure d'époux. Gontran n'était pas né de la dernière pluie.

Muni de sa torche électrique, il descendit l'escalier en bois d'un pas incertain. Accompagné par le grincement des marches sous son poids, il atteignit le palier de l'entrée. Le lustre en

laiton accroché au plafond oscillait vigoureusement au-dessus de sa tête. Le vieillard balança quelques coups de torche autour de lui puis remonta le courant d'air vers la cuisine. Une des fenêtres de la pièce était restée ouverte. Assis en boule sur son rebord, un chat tigré observait le faisceau venir vers lui en faisant le dos rond. Gontran aperçut l'animal et se décida à allumer le plafonnier.

« Mesrine ! N'aie pas peur mon chat... Viens me voir... »

Le félin bondit dans la cuisine et se frotta une seconde aux jambes de son maître. Un puissant éclair illumina alors le jardin, suivi de près par un claquement de tonnerre sec et aigu. Le chat fila en direction du salon, comme si une meute de chiens le poursuivait.

« Quel froussard, celui-là ! » soupira le vieil homme, en refermant la fenêtre.

Puis, dans l'idée de rattraper son animal pour le rassurer, le baron traversa le hall d'entrée et pénétra dans le salon.

« Mesriiine... Mesriiine... » appela-t-il à voix basse.

Il s'avança à pas lents dans la pièce, en fouillant son imparfaite obscurité avec le faisceau de sa lampe de poche. Pas assez méthodiquement, cependant, pour détecter l'autre homme qui était déjà là. Dissimulé par un battant de la porte. Attendant le bon moment.

Un nouveau coup de tonnerre roula avec lenteur. L'intrus en profita pour se déplacer à couvert de ce bruit sourd. Il se posta juste derrière le vieillard et lui asséna un énorme coup de poing sur la nuque.

Gontran Farcy du Perche chancela, en agrippant au passage un fauteuil bergère d'époque Louis XV. Mais il ne s'effondra pas. Un second coup le cueillit, cette fois, à la pointe du menton. Le baron s'abattit sur un grand tapis persan, inanimé. Nez cassé et arcade sourcilière fendue.

L'agresseur observa quelques secondes le vieillard réduit à l'état de pantin désarticulé. Il lui prit le pouls puis, satisfait, se redressa. Un sourire traversa son visage tourmenté. Il alla fouiller dans son sac à dos, caché derrière un canapé, et en délogea un tupperware. Après avoir ouvert son couvercle avec dégoût, il renversa le récipient sur les vêtements de sa victime. De la merde tomba en paquets mous sur les jambes et le dos du baron. Les étrons les plus fermes roulèrent sur le parquet. Son œuvre achevée, l'intrus referma soigneusement la boîte en plastique, la rangea dans son sac et retourna tranquillement vers le vaste bureau qui succédait au salon.

« Bon... Maintenant, je vais pouvoir y aller à fond, crénom de dieu ! » s'exclama-t-il d'une voix libérée.

Dehors, les premières gouttes de pluie tombaient lourdement. Le tonnerre s'intensifiait.

Dans le bureau du baron, l'homme ramassa une petite massette gisant sur le sol, entre quelques morceaux de plâtre. Il délaissa le burin posé à côté. Puis, d'un coup sec mais retenu, il l'abattit contre le mur, droit devant lui.

Au même instant, la pluie se mit à frapper les carreaux des vitres avec autant de vigueur.

CHAPITRE 3

Un dimanche dans le Nice Caennais

À quarante-trois ans, Elizabeth Blache, la fille du baron Gontran Farcy du Perche, demeurait une belle femme. Sa chevelure blonde ondulante, sa poitrine généreuse et ses fesses impeccablement moulées dans des jupes toujours trop serrées détournaient encore le regard des hommes. Elle le savait. Elle l'avait même su très tôt. Tout comme la façon d'en user à son avantage. Sa courte carrière de directrice de cabinet municipal, sa situation matrimoniale puis sa place dans la société caennaise, elle les devait à la finesse de son jugement en matière de séduction. À son flair de l'argent autant qu'à ses prouesses sexuelles. Surtout lorsqu'elle était plus jeune.

Mais, depuis son mariage avec Maxime Blache, héritier d'une grosse fortune agricole de la Manche et homme politique prometteur, Elizabeth avait tout fait pour tenter d'effacer les traces de son passé sulfureux afin d'acquérir l'entière respectabilité d'une femme de son rang. Elle était belle, riche et de sang aristocratique. À ce titre, elle se considérait comme une personne exceptionnelle et avait tout fait pour être reconnue comme une notable de Caen. Elle y était parvenue. À

grands renforts d'intimidations déguisées, de manipulations discrètes et de coups d'éclats mondains. Elizabeth avait réussi, en quelques années, à devenir une dame importante et courtisée. Une femme que les autres femmes enviaient.

Comme il se doit, elle avait fait appeler mon frère par sa secrétaire. Elizabeth avait eu beau se résoudre à faire appel aux services d'un détective privé, elle n'en bafouait pas pour autant un de ses principes de grande bourgeoise : ne prendre soi-même le téléphone que pour les amis proches et la famille.

Sa secrétaire particulière, Madame Clouard, était en réalité celle de l'association dont l'épouse Blache s'était fait bombarder présidente. Le « Comité de Sauvegarde des Valeurs Normandes ». Une association à but non lucratif et totalement bidon. Dans les faits, il s'agissait d'une antenne régionale du parti politique de son mari, dont l'utilité officieuse consistait à détourner frauduleusement une partie des cotisations des militants pour l'usage personnel des Blache. En faisaient partie les voitures, les séjours en hôtel de luxe, les invitations d'amis dans des restaurants gastronomiques ainsi que le personnel payé par l'association. C'est à dire la secrétaire, Yvonne Clouard, et le trésorier, Georges Burnouf. Respectivement et en pratique, l'intendante et l'homme à tout faire des Blache.

Ce dimanche avait été une bien mauvaise journée pour Yvonne.

Tout d'abord, le père de Madame qui s'était fait agressé la veille chez lui. Il avait été emmené tardivement aux urgences, après une nuit complète à baigner dans son sang. Toute sa maison avait été saccagée et le vieux monsieur était entre la vie et la mort. D'après les sous-entendus de Madame, Yvonne avait appris qu'on lui avait même chié dessus. Cette pensée la glaçait d'effroi. Yvonne aimait bien le vieil homme qui prenait

toujours le temps de discuter avec elle lorsqu'il rendait visite à sa fille.

Et puis, cette terrible dispute qui avait suivi entre Monsieur et Madame. D'une façon générale, Yvonne n'aimait pas les cris et les conflits. Et là, le ton était vraiment monté très haut. Elle craignait aussi et surtout de perdre sa place en cas de divorce des Blache.

Enfin, il y avait eu, pour couronner le tout, les ordres plus désagréables que d'habitude de Madame :

« Yvonne ! Trouvez-moi tout de suite un détective privé et appelez-le ! Je veux le voir aujourd'hui ! »

Quelle galère d'en dénicher un qui veuille bien décrocher son téléphone ! Et surtout se déplacer un dimanche ! La secrétaire se demanda si Madame Blache se rendait compte parfois de l'énormité de ses desiderata. Son comportement de diva allait en empirant et finirait un jour par lui jouer des tours. Finalement, elle parvint à être rappelée en milieu d'après-midi par un des premiers à qui elle avait laissé un message. Par mon frère.

Une voix éraillée et cassée se présenta. Un ton lapidaire et cassant qui refroidit Yvonne. Mais un style d'une politesse exemplaire. L'appel dura quelques secondes et lui laissa juste le temps de noter : « Monsieur Furratier, 18h00, sur place, 550 euros la demi-journée. ».

À l'heure convenue, Nelson appuya sur la sonnette du « 5 allée du Nice Caennais ». Il me le décrivit comme un quartier opulent, jonché de grosses bagnoles rutilantes garées sur les trottoirs. Exclusivement occupé par de riches demeures, hautes et prétentieuses. Par des jardins clos de haies épaisses et taillées au cordeau.

Ça respire le fric ici... et même pas discrètement, songea-t-il en attendant qu'on vienne lui ouvrir.

Il déchiffra le nom inscrit sous le bouton poussoir.

Blache...

Cela lui dit vaguement quelque chose. Mon frère se rappela l'avoir lu récemment dans un canard local.

Yvonne Clouard alla le chercher jusqu'au portail et l'emmena dans le salon.

— Madame Blache va vous recevoir. Veuillez patienter.

Appréciant moyennement d'être accueilli comme un vulgaire représentant commercial, Nelson jeta un regard noir autour de lui.

— Dites-lui que le compteur tourne...

Yvonne s'empressa de s'éclipser pour filer à l'étage.

Le salon était vaste. Son mobilier aux lignes modernes et épurées en faisait plus une salle de réception qu'un lieu de détente. Une décoration digne d'un magazine. Esthétique mais sans âme, ni chaleur. Tout ce que détestait mon frère. Comme cette façon de le laisser attendre. De lui signifier que son temps était moins précieux que celui de sa cliente.

Blache... Blache... ah, oui ! C'est ce député du Calvados qui a fait parler de lui pendant la grève des routiers. Encore un connard de droite décomplexé... Ça a l'air de marcher pour lui en tout cas.

Nelson s'arma de patience et fit les cent pas dans la pièce. Il tripota les objets de décoration. Puis il feuilleta négligemment quelques bouquins de la bibliothèque. Beaucoup de classiques, de biographies et d'essais politiques.

Des livres qui en mettent plein la vue mais dont aucun ne porte les stigmates d'une quelconque lecture, soupira-t-il.

Manifestement, l'apparence seule comptait dans ce salon.

Au bout d'un bon quart d'heure, alors que mon frère sentait l'exaspération le gagner, des bruits de talons retentirent dans

l'escalier. Précédée par la capiteuse odeur de son parfum, Elizabeth Blache fit son entrée.

La jupe de son tailleur était courte et son décolleté profond. Nelson se demanda si la femme qui venait de se poster devant lui cherchait ainsi, tout le temps et en toutes circonstances, à séduire les hommes qu'elle rencontrait. Si c'était spécialement en certaines occasions ou devenu une habitude, une façon d'être au quotidien.

Elle lui tendit la main en esquissant un sourire.

« Madame Blache. Ravie de vous rencontrer. »

Cette formule de politesse, parfaitement adaptée à un quelconque dîner mondain, surprit Nelson. Elle lui sembla tellement inappropriée dans la présente situation qu'il perçut encore mieux la nervosité de la poignée de mains d'Elizabeth. Cette femme, rodée pour briller et séduire dans un certain contexte social, lui parut d'emblée assez déstabilisée par ce rendez-vous.

Soitte ou manipulatrice ? s'interrogea-t-il.

Elle l'invita à s'asseoir en face d'elle, sur un canapé en cuir. Dehors le vent commençait à se lever.

— Quel temps épouvantable ! dit-elle en triturant une de ses bagues.

Elizabeth avait visiblement des réticences à parler. Et Nelson bouillait de plus en plus.

— Vous avez un problème ? lança-t-il d'un ton sec.

Elizabeth sursauta et le regarda, surprise par la question.

— Si vous m'avez appelé, ce n'est pas pour parler de la dégradation du climat, n'est-ce pas ? Vous avez un problème qui vous dépasse et qui nécessite l'intervention a priori urgente d'un détective. Je suis ce détective réactif dont vous avez besoin. Alors, maintenant, dépêchons-nous d'entrer dans

le vif du sujet. J'ai encore beaucoup d'autres choses à faire aujourd'hui... probablement comme vous.

Nelson finit sa phrase en dardant sur Elizabeth un regard sévère. Elle resta coite un court instant, puis se mit à parler à voix basse, en baissant les yeux

— Mon père a été agressé chez lui hier soir. Celui qui a fait ça l'a tabassé et laissé entre la vie et la mort. Ce qui s'est passé est affreux.

Mon frère était circonspect. Les mimiques de petite fille apeurée qu'affichait soudainement madame Blache sonnaient faux.

— Pourquoi ne laissez-vous pas la police faire son boulot ? Ça arrive tous les jours que des petits vieux se fassent cogner par des petits jeunes. Les flics en ont l'habitude. Rien d'assez exceptionnel pour mériter l'intervention en urgence d'un enquêteur privé...

Nelson s'était levé, bien décidé à couper court à l'entretien. Il sentait qu'il perdait son temps.

— Attendez !

Elizabeth avait presque crié, d'une voix cassante et autoritaire qui lui convenait mieux.

— Ce n'est pas pour ça que je vous ai demandé de venir... On ne lui a rien volé. L'agresseur a juste saccagé sa bibliothèque et défoncé une partie d'un mur de son bureau. Je crois plutôt que c'est un genre d'avertissement...

— Avertissement destiné à qui ? Votre père, vous ou votre mari ?

— Justement... je ne sais pas trop...

Nelson se rassit lentement en sortant un calepin de sa poche.

— Expliquez-moi ce qui vous fait hésiter entre ces trois possibilités...

— Je n'en suis pas sûre mais mon père, Gontran Farcy du Perche, a sûrement fait des affaires louches dans le passé. Il a été très impliqué dans les échanges franco-africains pendant la présidence de Giscard. C'est à ce moment-là que notre famille est devenue très riche. Je ne sais pas trop de quelle manière il s'y est pris. Mais, à l'époque, il a côtoyé pas mal de personnes qui ont fini sous les verrous. Toujours est-il que, depuis le temps, certains ont dû sortir de prison et veulent peut-être se venger ou récupérer leur part.

— Ça, c'est le risque du métier...

— Je sais ! répondit Elizabeth avec agacement. Le souci, c'est que mon mari va être appelé à prendre un portefeuille dans le nouveau gouvernement qui s'annonce. Et une telle histoire pourrait sérieusement entacher sa réputation.

Enfin, on arrive au nœud du problème... se dit Nelson en souriant.

— Et puis, si tout se passe comme prévu, je ne serai plus assez souvent en Normandie pour surveiller mon père. Il devra bien accepter, tôt ou tard, la maison de retraite et la mise en vente de sa maison.

La voix d'Elizabeth s'étrangla un peu sur cette dernière phrase. Une larme coula sur sa joue.

— C'est une fin qui nous guette tous... ajouta-t-il pour essayer de dédramatiser l'instant.

Elizabeth continuait à larmoyer piteusement sur son canapé. Nelson resta silencieux. Il essayait de comprendre ce qui le gênait depuis le début dans cette entrevue. *Soit elle continue à me jouer la comédie, soit c'est son mari qui la force à se débarrasser de son vieux.*

— M'appeler, c'est une idée de vous ou plutôt de Monsieur Blache ? lança-t-il avec désinvolture.

— Quelle importance ? répondit-elle simplement. Il faut que vous trouviez ceux qui ont fait ça à mon père et que vous les empêchiez de nuire à nouveau.

Elizabeth n'avait pas vraiment répondu à la question de Nelson.

Qui ne dit mot consent, songea-t-il. *C'est sûrement cette enflure de politicien qui est derrière tout ça.*

Lorsqu'il remonta dans sa voiture, mon frère était songeur. Il avait accepté l'affaire et fixé une visite chez le baron pour le lendemain. Mais, pour la première fois de sa carrière, il venait de s'engager dans une enquête sans être totalement sûr de ses tenants et aboutissants. Il avait agi sur un ressenti plus que sur une analyse des faits. Lui qui était d'habitude si rigoureux et froid.

Le charme d'Elizabeth n'y était pas totalement étranger. Nelson l'avait trouvée sexuellement très stimulante et avait probablement eu envie, sur l'instant, de la prendre à la hussarde sur sa table basse. Cependant, je savais que, depuis Sonia, il n'éprouvait jamais d'élan amoureux envers les femmes. Ordinairement, il serait juste allé soulager cette décharge hormonale, un peu plus tard, auprès d'une prostituée. Si possible, m'avait-il confié un jour, dans des conditions suffisamment sordides pour que son plaisir sexuel demeure bien moindre que celui qu'il avait pu avoir avec Sonia. Une façon inconsciente pour lui de se punir de sa mort. Car mon frère vivait en portant le fardeau de la culpabilité. Celle de n'avoir pas su protéger Sonia et Raphaël. À chaque instant, le mépris de lui-même le disputait à la soif de vengeance.

Mais cette fois, le trouble de Nelson était d'un autre ordre. Ses sentiments confus envers Elizabeth ne provenaient pas que de la simple envie de culbuter une jolie cliente. Quelque chose chez elle le perturbait et il ne parvenait pas à s'expliquer quoi.

CHAPITRE 4

Le dessin et le manuscrit

Le lendemain matin, lundi 12 mai 2008, bien avant que Nelson n'émerge de sa nuit, un scooter fatigué dévala les pavés de la rue Ecuyère en pétaradant. En tout cas, c'est ce que suppose mon imagination de romancier.

Dans un crissement de freins, il s'arrêta devant le rideau métallique d'un magasin d'antiquités.

Tiens, Régis arrive plus tôt que d'habitude... se dit Cindy, la serveuse de jour du café de la Tour Solidor.

Elle n'était pas insensible au charme de ce grand brun ténébreux et guettait toujours l'instant où il venait prendre un expresso au comptoir. Souvent en milieu de matinée. Cindy avait essayé de l'allumer à plusieurs reprises mais sans succès. Elle avait compris que l'antiquaire n'était ni dupe de ses tentatives, ni intéressé par une partie de jambes en l'air à la va-vite. Et elle ne lui en voulait pas. Au fond d'elle, la jeune serveuse savait que l'antiquaire n'était pas le genre d'homme à se laisser mener par sa queue. C'est d'ailleurs bien ce qui lui plaisait chez lui. Ça la changeait tellement de ces adolescents aux visages ravagés par l'acné qui rougissaient ou avaient

carrément une érection en matant son décolleté lorsqu'elle venait prendre leurs commandes ! Ils étaient aussi excitants que des jeunes veaux au museau plein de lait. Régis, c'était autre chose... Une virilité naturelle burinée par les années et l'expérience de la vie. Un rêve inaccessible. Cindy ne se lassait quand même pas de discuter chaque matin avec lui. Et de fantasmer un peu, pendant les quelques minutes où il s'accoudait au bar.

Régis avait la tête ailleurs. C'était un lundi. La reprise du boulot. Jamais très agréable. Mais cette fois, il ressentait un sentiment d'incertitude qui n'avait rien à voir avec le magasin. Depuis samedi soir, il vivait dans cet instant rare et fugace qui l'excitait tant : celui où tout pouvait aussi bien aboutir que tourner à l'échec.

Régis Heurteloup était propriétaire et unique gérant du magasin d'antiquités situé au numéro quinze de la rue Ecuylère. Une affaire familiale héritée de son oncle.

Il aimait bien son métier. Sans plus. Régis avait, à côté de ça, une passion pour laquelle il s'était tardivement découvert un don : la chasse aux trésors. Il avait eu des succès assez inattendus pour le peu de moyens techniques dont il disposait. La presse locale s'était même fait l'écho des plus célèbres : *Les joyaux de Tatihou*, *Le trésor des abbés du Vexin* ou *Le magot perdu des frères Rachminoff*. À tel point que sa réputation dans le petit monde des chasseurs de trésors avait grandi d'un seul coup, en quelques années seulement. On l'invitait même assez souvent à des symposiums ou à des conférences privées un peu partout en Europe. Pourtant, personne ne s'était jamais vraiment intéressé au passé de Régis Heurteloup. Seules quelques personnes sur Paris le connaissaient et ne s'en étaient jamais vraiment vantées.

Après son bac, Régis Bourtin se laissa entraîner dans des études de droit. Puis il intégra l'école de la police à Rouen et devint commissaire en région parisienne. Son début de carrière ne fut ni brillant, ni fulgurant. Régis excellait plus lors des actions coup-de-poing sur le terrain que dans les luttes d'influence en interne. Il n'avait aucun attrait pour les arcanes politiciennes de son métier. Régis Bourtin était célibataire, aimait l'action et avait un sens parfaitement manichéen du mal et du bien. Cet ordre basique des choses lui suffisait. Il ne vit pas le piège se resserrer autour de lui.

En 1995, une sordide affaire de mœurs prit naissance à Sarcelles et éclaboussa la police parisienne. La mafia locale, vivant de la prostitution de mineures africaines sur toute l'Île de France, se fit coincer par la brigade anti-gang. Le juge d'instruction, un cavalier blanc incontrôlable fraîchement sorti de l'École de Magistrature, remonta la filière très loin. Trop loin pour certains. Il établit, en particulier, la preuve que cette mafia était couverte, voire chapeautée, par les commissaires principaux de Goussainville et Saint-Denis, agissant a priori eux-mêmes sur ordre de quelques directeurs de cabinet du Ministère de l'Intérieur et de l'Élysée. Le juge eut surtout l'imprudence de laisser transpirer l'affaire auprès des médias. Le tout prit une ampleur considérable en une petite semaine et atteignit son paroxysme lorsque le Président de la République lui-même fut interrogé sur son implication dans l'affaire, au cours d'un débat télévisé en direct pendant la campagne présidentielle. La réaction du sommet de l'État ne se fit pas attendre. Le jeune juge d'instruction fut instantanément dessaisi du dossier par le Procureur de Nanterre et, au bout de quelques jours, on jeta un nom sur la place publique. Le nom de celui qui avait tout manigancé, jusqu'à créer de fausses notes internes rédigées par le Ministère de l'Intérieur et l'Élysée pour se couvrir : Régis Bourtin, le commissaire de Sarcelles.

On lui colla tout sur le dos. Dans la presse, l'affaire retomba alors comme un soufflé. Les journalistes passèrent à d'autres

scoops. Régis fut radié de la police. Un semblant de procédure judiciaire eut lieu contre lui puis fut discrètement classé sans suite. Évidemment, il n'y était pour rien et avait servi de fusible.

Régis ne s'était pas vraiment débattu dans cette mésaventure. Lui d'un naturel si pugnace, d'un tempérament si impulsif. Tout d'abord estomaqué par la proposition du préfet Dascaril dans le huis clos de son bureau, il ne mit que quelques minutes à accepter en bloc les conditions de son jeu de dupes. Presque sur un coup de tête, ou plutôt de colère. Régis avait brutalement pris conscience des vraies ficelles qui contrôlaient sa profession. Comme la révélation de l'enfant comprenant que le père Noël n'existe pas et qu'on lui raconte des conneries depuis des années. Profondément écoeuré, désabusé, perdu, il sauta sur la proposition emballée dans la puanteur de ce qui venait de lui sauter aux yeux : un paquet de fric pour un nouveau départ sur de bonnes bases, en échange de son silence et de son obligation de refaire sa vie ailleurs sous un autre nom. Il choisit Heurteloup, le nom de sa mère.

Régis quitta Paris sans tristesse. Rien ne l'y retenait plus. Tous ses amis, flics comme lui, se mirent à le fuir comme un pestiféré. Il s'installa auprès de la seule famille qui lui restait, l'oncle Eugène, loin de toute cette merde parisienne, en Normandie. Il acheta un vieux corps de ferme perdu dans la plaine du Bessin. Un coin de campagne isolé, aux antipodes de l'appartement bruyant et étroit qu'il louait près de la Porte de Clichy.

Le vieil Eugène l'accueillit les bras ouverts et l'initia, comme le fils qu'il n'avait pas eu, aux mystères et secrets du métier d'antiquaire. La retraite sonnait bientôt pour lui et son neveu avait l'envie et l'argent nécessaires pour reprendre son affaire. Il lui apprit vite et bien. Malgré des études et un métier procéduriers et techniques, Régis avait toujours nourri une attirance particulière pour l'art et l'histoire.

Trois ans à préparer sa succession et sa retraite. Trois ans en doublon avec son neveu sur les négociations difficiles. Trois ans à tourner proprement la page d'une vie de vieux garçon qui se confondait avec son métier. À la fin de l'été 1998, Eugène confia définitivement les clés de la boutique à Régis. Un départ préparé, organisé, sans remords.

« Cette fois, j'raccroche les gants, fiston ! À toi les emmerdes, à moi la belle vie ! Et pour commencer, j'veis me payer un voyage autour du monde. J'te ramènerai quelques curiosités, fiston ! »

Une semaine plus tard, le vieil oncle s'éteignit paisiblement à bord d'un avion qui venait de décoller de Roissy vers le Brésil.

Régis hérita de sa fortune. Grosso modo, l'argent qu'il lui avait donné trois ans auparavant pour racheter son magasin, augmenté des maigres économies du retraité. Régis hérita surtout d'un vrai coup de pied au cul. Une seconde révélation qui le cingla dans ses certitudes : *la vie est trop courte pour s'emmerder...*

Ce qui surgit de cette constatation, comme une évidence pour lui, fut tout à la fois saugrenu et déterminant : sa passion de gamin pour les histoires de trésors cachés. *L'île au trésor* de Robert L. Stevenson, *Le scarabée d'or* d'Edgar A. Poe, *Tintin et le secret de la licorne* d'Hergé l'avaient longtemps fait rêver. Après l'enterrement d'Eugène, Régis ne tarda pas à adhérer à l'Amicale des Chasseurs de Trésors du Calvados. Mais il s'aperçut vite que l'activité de ce club tournait essentiellement autour de la pratique du détecteur de métaux. Lassé par ses abrutissantes sorties « ratissages de plage » en groupe, il le quitta rapidement et se lança seul sur des énigmes plus excitantes. Ça collait bien mieux à son impulsivité naturelle, à son goût de l'action. Usant de ses entrées dans le monde fermé des marchands d'art et des collectionneurs, autant que de son expérience d'ancien flic, il s'inventa des méthodes et des outils bien à lui. Toujours un peu en marge. Souvent hors limite.

Régis y consacra énormément de temps et d'énergie. Tant et si bien que l'assouvissement originel de sa passion de gosse devint un second métier. Lucratif, dévorant mais, malgré tout, intrinsèquement assujetti à sa profession d'antiquaire. Il savait que, pour vivre, le parasite ne doit surtout pas tuer son hôte.

Ainsi, en ce lundi, Régis se fit violence pour lever le rideau de fer du magasin. Il remit un peu d'ordre dans la collection de soldats de plomb du XIXème siècle qui peinait à trouver preneur. Deux coups de plumeau sur les masques de pygmées. Un peu d'encaustique sur le secrétaire Louis XV en acajou massif. Puis il s'installa derrière son ordinateur, en espérant que l'envie de bosser allait venir. Sans conviction, il jeta un œil distrait sur sa boîte mail et farfouilla négligemment dans un tas de factures en attente. Rien n'y faisait. Les inscriptions prenaient trop de place dans sa tête.

Merde.... Faut que je comprenne ! n'arrêtait-il pas de ruminer.

Comme un soulagement, il ouvrit un dossier nommé « Manuscrit » sur son PC. Trois double-clics nerveux et une photo s'afficha en plein écran.



Bon... Tout est parti de là... De ce dessin du manuscrit...

Régis Heurteloup se repassa une nouvelle fois l'histoire de l'énigme dans la tête. Quelque chose lui échappait. Et l'obsédait.

Tout avait commencé par un mail reçu le 25 avril. Un spam plus exactement. Une annonce de maison à vendre en plein centre de Caen par une obscure agence immobilière en ligne. Désœuvré ou curieux de deviner où se situait la bâtisse, l'antiquaire avait tout de même jeté un coup d'œil sur les photos jointes. Et là, un déclic avait eu lieu. L'une d'entre elles faisait écho à quelque chose qui ne lui était pas inconnu. C'était la vue d'un bureau-bibliothèque cosssu comportant, en plein

milieu d'un mur, un curieux symbole triangulaire rouge encadré par un rectangle de bois doré. Ce même dessin figurait dans un ancien manuscrit de la collection privée de Régis.

L'ouvrage lui avait été vendu trois semaines plus tôt par un bonhomme bizarre. Taciturne, chapeauté, vêtu d'un imper beige trop grand, l'individu était passé un matin avec un lot de vieux bouquins à vendre. Quelques bandes dessinées défraîchies, des revues de mode des années 70, une encyclopédie complète de la fin du XIX^{ème} siècle et le fameux manuscrit. L'homme ne semblait pas vraiment féru de littérature. Il bafouilla à l'antiquaire que toutes ces vieilleries encombraient son grenier. Il n'en demanda d'ailleurs pas très cher et l'affaire fut rapidement expédiée. Une fois le vendeur reparti, Régis regarda ses nouvelles acquisitions. L'encyclopédie et les revues étaient de bons achats qui partiraient vite. Pour les bandes dessinées, il connaissait un collectionneur passionné qui allait être sûrement preneur. Par contre, le manuscrit le laissait dubitatif. Il s'en empara en se demandant s'il allait pouvoir le vendre.

Peut-être en objet de déco ? Sa couverture est en cuir joliment patiné... songea-t-il sans y croire vraiment.

Il feuilleta ses pages. Des feuilles de papier en lin à l'ancienne. C'était une sorte de carnet de notes. Écrit manifestement à la plume, en cursives très allongées. Son auteur s'appelait Gildas Tornadec. Quelques mots de vieux français apparaissaient. Intrigué, l'antiquaire s'attarda sur le texte. Des dates étaient inscrites. Toutes situées entre 1793 et 1794. Mais surtout, dans les dernières pages, il déchiffra des passages faisant référence à Caen, à l'abbé de Saint-Étienne et... à un trésor dissimulé.

Régis passa plusieurs jours à éplucher le manuscrit. Rien de très précis n'en ressortit. Tout ce qui se référait au trésor était concentré dans les notes finales. Plusieurs noms étaient cités. Il n'en connaissait aucun. Une phrase obscure ressortait : « À la croisée des clochers, dans le sens de la pluie et celui du

soleil ». Elle n'apportait rien d'évident. Un dessin incompréhensible et apparemment inachevé concluait le tout sur une page couverte de tâches brunes. Comme des gouttes de sang étalées et oxydées par les années. L'antiquaire ne s'acharna pas plus sur l'énigme. Trop d'éléments déterminants étaient absents. L'expérience lui avait donné une sorte de flair compensant son enthousiasme naturel et ce manque de discernement qui autrefois lui avaient tant nui.

Il rangea le carnet dans un carton et passa à autre chose. Jusqu'à cette improbable photo reçue sur sa boîte mail, dans cette annonce immobilière du 25 avril. Par hasard, elle présentait le même symbole triangulaire que le dessin incomplet du manuscrit. Régis Heurteloup l'examina de plus près. L'inscription semblait tracée en creux dans le mur. Comme dans une alcôve. Il eut alors une de ses intuitions qui l'avaient propulsé sur le devant de la scène dans le monde de la chasse aux trésors. Il fit l'hypothèse que le dessin inachevé du manuscrit était probablement tracé au complet sur le mur de la maison en vente. Juste recouvert par le crépi autour du symbole encadré. Juste une mince couche de plâtre qui le séparait du fameux trésor de l'Abbaye Saint-Étienne.

Régis Heurteloup ne s'encombra pas de scrupules. Il repéra la maison et acheta un marteau et un burin en promotion chez Castorama. Bien décidé à trouver enfin le sens de l'énigme du journal de Tornadec.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 83% du livre à découvrir sur la version complète !

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLETE

RÉSUMÉ

REMERCIEMENTS

PRÉAMBULE

CHAPITRE 1

L'éveil du furet

CHAPITRE 2

Ravalement nocturne

CHAPITRE 3

Un dimanche dans le Nice Caennais

CHAPITRE 4

Le dessin et le manuscrit

CHAPITRE 5

Graffitis

CHAPITRE 6

L'Enquêteur Général

CHAPITRE 7

Comme chien et chat

CHAPITRE 8

Brushing et faux-semblants

CHAPITRE 9

De l'antiquité à l'antiquaire

CHAPITRE 10

Le complexe de la fougère

CHAPITRE 11

Le tricheur à l'as de carreau

CHAPITRE 12

Ratissage à la lampe-torche

CHAPITRE 13

Entre gens de bonne compagnie

CHAPITRE 14

Foirade et bricolage

CHAPITRE 15

Au pied du bénitier

CHAPITRE 16

Massacre à la Trinité

CHAPITRE 17

En pleine terreur

CHAPITRE 18

Le marionnettiste

CHAPITRE 19

En passant chez Margaux

CHAPITRE 20

Sexe et fourberie

CHAPITRE 21

Le serpent au tétou

CHAPITRE 22

Scalpel et barbituriques

CHAPITRE 23

Les gants de la mort

CHAPITRE 24

Le fait du prince

CHAPITRE 25

Fiat lux

CHAPITRE 26

Tombent les masques

CHAPITRE 27

David contre Goliath

CHAPITRE 28

Nous ne voulions pas...

CHAPITRE 29

Speculum

CHAPITRE 30

Au creuset des vérités

CHAPITRE 31

Auto-destruction

CHAPITRE 32

Sous la croix

CHAPITRE 33

Esther

À PROPOS DE ELTON FURRATIER

MENTIONS LÉGALES